

«La famille des Trente Glorieuses



Papa qui conduit, maman qui admire, le fils aîné et la fille cadette, le modèle des années 60 s'est imposé alors qu'il n'a duré que très peu de temps.

> **Histoire** Eclatée, nucléaire, tribale, la famille reste une valeur chérie par les Suisses. Eric Widmer, sociologue et spécialiste des questions familiales, le confirme

> Sa définition en revanche a changé. Qu'est-ce qui la constitue? A partir de combien en devient-on une? Faut-il obligatoirement des liens de sang?

> Pour savoir ce que représente la famille aujourd'hui, nous sommes allés chez cinq d'entre elles. Une immersion qui témoigne de la diversité des modèles

Reportage photographique: Eddy Mottaz

>> Retrouvez toutes les familles de ce numéro en diaporama sonore sur notre site

Florence Gaillard

Le Temps: La famille est-elle toujours désirable?



Eric Widmer: Certainement. Les Suisses restent très attachés à des projets familiaux dits «traditionnels»

: s'aimer, rester ensemble le plus longtemps possible, faire des enfants. Par contre, les conditions matérielles qui modulent ces projets ont changé: société mondialisée, changements rapides, emplois plus précaires, mobilité sociale et géographique, contradictions entre divers agendas et projets de vie sont autant d'éléments qui réduisent la planification de la vie familiale.

Nous venons de fêter Noël, fête de famille par excellence. A quel ressemble, en Suisse, la famille réunie sous le sapin? Je ne peux qu'observer une très grande diversité de cas. Bien sûr, l'image qui nous vient d'abord à l'esprit est celle d'une famille complexe, issue de divorces et de

recompositions diverses, des conjoints pas forcément mariés, avec peu ou pas d'enfants. Cela trahit pourtant la situation réelle des familles, très diverse.

La famille, entend-on souvent, c'était mieux avant. Vrai ou faux? La famille pacifiée, longtemps unie, ne correspond pas à une réalité (voir ci-contre). Ce modèle existe en opposition avec notre image de la famille d'aujourd'hui, forcément décomposée. De même, pour les générations futures, le portrait type de la famille de 2013 dépendra largement de ce que la famille sera devenue à leur époque. La famille suisse où maman est à la maison avec ses enfants pendant que papa travaille existe, bien sûr. Mais il se trouve que ce modèle est minoritaire dans notre pays. La réalité actuelle est marquée par la pluralité des modèles. Chez les plus jeunes, le type associatif, fondé sur une autonomie importante, se détache. Ces cohortes bénéficient d'un capital éducatif, culturel et financier plus grand que leurs aînés, mais de grands appartements, des loisirs et du temps pour soi impliquent de l'argent. Un affaiblissement économique peut faire basculer

les choses. Les crises ont souvent tendance à retraditionnaliser le paysage familial.

La société exige beaucoup de l'individu. Qui reporte ses exigences sur la famille? Qui s'y réfugie?

Les attentes de l'individu envers la famille n'ont peut-être jamais été si élevées. La famille est perçue comme rien de moins que le moyen de réussir sa vie. Elle doit nous amener épanouissement, développement de soi, relations enrichissantes, etc. Ce qui «malmène» la famille, ce n'est pas un soi-disant mépris des normes ou une absence de normes sociales concernant la vie de famille ou de couple, comme on peut l'entendre. Au contraire, la dimension normative est importante: on doit réussir son couple et sa parentalité pour être un individu «pleinement réalisé».

En quoi consiste alors la réussite, le bonheur familial? Très difficile à définir, forcément. D'autant que les critères varient pour un même individu selon les âges de la vie. Mais dans tous les cas, les possibilités de frustration sont très importantes lorsque la

famille doit être le centre de son développement individuel.

Depuis quand la famille doit-elle nous rendre heureux? C'est récent. Lié à l'essor de la bourgeoisie au XIXe siècle. La noblesse gardait le mariage comme moyen d'alliance (politique, économique) et laissait les sentiments et les attirances s'exprimer ailleurs, d'où une certaine place accordée au libertinage. Face à cela, la bourgeoisie a construit la famille comme lieu privilégié de soutien mutuel, d'affection et de lien émotionnel. Les classes populaires, qui se sont enrichies durant le XXe siècle, ont pu acquiescer cet ethos bourgeois d'investissement relationnel et identitaire dans la famille. Le modèle est toujours là aujourd'hui.

Comment cet impératif de réalisation de soi travaille-t-il les relations familiales?

Ce n'est pas l'expression d'un égoïsme individuel surgi hors sol. Ni un modèle normatif librement choisi. C'est le reflet d'une évolution économique-sociale: la société de consommation n'a de cesse de renouveler des besoins pour fabriquer et perpétuer des con-

est une exception historique»

sommateurs. Le modèle est celui d'un individu autonome qui doit pouvoir combler tous ses désirs. C'est aussi une économie de l'obsolescence: quand l'objet ne marche plus, on le remplace. Pourquoi s'étonner que ce fonctionnement touche la famille? Le monde du travail est également plein d'injonctions au déploiement de potentiel, à l'évolution personnelle. Côté entreprise, on attend performance, souplesse, mobilité, etc. Et de part et d'autre, on peut mettre fin brutalement au contrat. Cette réalité et ces discours infiltrent, façonnent la vie familiale. Elle n'est pas autonome. Ce qui s'y passe est le reflet du monde dans lequel on vit. Cela interfère bien plus que la baisse des croyances ou du fait religieux.

Conséquence d'attentes élevées et de la longévité, un individu peut connaître plusieurs configurations familiales au cours de son existence (vie à deux, famille avec enfants, famille recomposée, vie en solo, etc.). On est loin de la représentation «simple» de la famille nucléaire.

Dans les statistiques officielles, la famille se restreint le plus souvent au noyau familial corésident. En tant que chercheur, je préfère me baser sur ce que les individus considèrent comme étant leur univers familial. Beaucoup de gens n'ont pas d'enfants, pas de couple stable. Il y a des familles monoparentales ou recomposées, voire homoparentales. Il y a des veufs et des veuves. La famille, c'est bête à rappeler, est aussi constituée de frères et sœurs, de neveux, voire d'amis très proches. Dans chaque situation, à moins d'un isolement extrême, quelque chose se tisse de l'ordre du familial.

Tissage ou sac de nœuds? On peut souligner la complication ou la souplesse de ces familles. Si l'on insiste sur le modèle familial dit traditionnel, minoritaire, on fait passer les autres pour des cas non conformes, voire potentiellement problématiques. Et on parlera d'affaiblissement de la famille. Plutôt que de stigmatiser des écarts à un modèle idéal dont on peut se demander s'il a existé, on peut mettre l'accent sur les ressources existant dans les familles réelles, ce qui permet aussi de mieux adapter les politiques familiales.

Et je rappelle que jusqu'au XIXe siècle, les familles monoparentales ou recomposées étaient aussi courantes qu'aujourd'hui, mais pour cause de mortalité. Les séparations étaient fréquentes. Les personnes vivant hors mariage, dans les sociétés paysannes, étaient nombreuses aussi, puisqu'il fallait du bien pour se marier, etc.

Sous des formes très diverses, la famille perdure. Parce qu'on n'a jamais réussi à inventer mieux comme réseau fiable? Notre société est peu prédictible. Les relations familiales constituent des ressources qui sont là en cas de besoin. C'est vraiment un capital social, plus fort et plus souple que ceux construits dans le milieu professionnel ou avec la majorité des amis.

Des ressources et des liens forts, c'est une bonne nouvelle. N'empêche, près d'un couple sur deux divorce dans notre pays. C'est certain, le divorce s'est banalisé. Aussi au niveau légal, puisqu'il est soumis à un régime libéral où la notion de «tors» n'est plus d'actualité. Comme il y a diversité de couples, il y a diversité de divorces. Dans certains cas, on se sépare sans grand conflit, ailleurs avec de grandes souffrances. En fait, on divorce un peu comme on s'est marié et comme on a fonctionné.

Dans la quête obsessionnelle d'épanouissement personnel, le couple est autant une réponse qu'un obstacle. Pourquoi s'obstiner néanmoins? Parce qu'on veut y croire et qu'on y croit! Autant que la famille, la relation de couple est perçue comme fondamentale. Si les gens divorcent, ce n'est pas qu'ils pensent que le couple comme valeur fondamentale est dépassé. Leur couple est peut-être dans l'impasse mais le couple reste désirable. Le conjoint est le premier recours en cas de difficulté, avant les enfants. Les relations fondées sur l'intimité amoureuse et sexuelle demeurent essentielles. Et pour cause: elles restent aujourd'hui le principal espace de construction de l'identité de soi et sont les premières à répondre à nos aspirations au développement personnel.

Fait récent, le divorce intervient aussi au 3e âge On parle de *grey divorce*. Nombre

de couples attendent que les enfants soient hors du nid pour se séparer. Nos sociétés nous inculquent l'idée que la vie peut offrir davantage, qu'elle est trop longue désormais pour rester avec une personne si la relation n'est plus satisfaisante. L'idéologie du développement personnel, là encore...

Sur ce chemin imprévisible, seul le lien vertical, parents-enfants, est-il voué à traverser l'existence? Pas forcément. Les liens frères-sœurs comptent plus qu'on ne le croit, sur la longueur, surtout quand il n'y a pas ou plus d'enfants justement. Disons que les relations parents-enfants sont les plus difficiles à remettre en question. On ne divorce pas de ses parents ou de ses enfants. Les cas de ruptures fortes sont minoritaires. Ça n'est pas simple pour autant: les relations intergénérationnelles, de par leur nature intime et leur permanence, présentent un haut degré d'ambivalence: solidarité-indépendance, proximité-distance, besoin d'autonomie et d'identité. Néanmoins le lien reste fort à travers tout le parcours de vie, pas seulement durant l'enfance.

Plus d'informations sur les recherches en sociologie de la famille menées par Eric Widmer et ses collègues des universités de Genève et Lausanne sur <http://www.lives-nccr.ch/fr/page/ip8-n61>

Renouveler les générations

Le Temps: Notre pyramide des âges n'est pas une pyramide mais un sapin dont le tronc s'amincit. Que fait la Suisse pour le renouvellement des générations?

Eric Widmer: Pas grand-chose. Un peu de défiscalisation et de cosmétique sur les noms de famille... Nombre de choix sont laissés aux cantons. Comparé à la Scandinavie, mais aussi à l'Allemagne ou à la France, la politique familiale en Suisse laisse bouche bée. On est à 1,4 enfant par Suisse dans ce pays, alors que la plupart des femmes en souhaitent plusieurs. Dans l'esprit de nombreux acteurs politiques, l'enfant est l'affaire privée du couple et finalement surtout de la femme. L'Etat ne doit intervenir que dans les marges. En Suisse, des éléments d'organisation familiale très traditionnels et genrés, liés à des caractéristiques de la modernité (formation, attentes élevées à l'égard du couple et de l'enfant, haut taux de divorce, etc.) retardent et diminuent les naissances. Si en plus on y ajoute une politique migratoire ambiguë, qui va assurer la relève? F. G.

29,2%

C'est, en 2013, la proportion des familles qui correspondent au modèle des années 60: papa travaille, maman n'a pas d'activité professionnelle, avec enfants en bas âge.

Livrets de famille

Six enfants autour d'un papet p. 6



Une mamma et une maman p. 8



Joyeux décalage d'âge p. 10



La vie coopérative p. 12



Seule et accompagnée p. 14



Il n'y a jamais eu d'âge d'or

> La famille de l'après-guerre fut la plus violente en termes de conflit de générations

Le Temps: Si la famille a vécu un âge d'or, c'était quand? Eric Widmer: A mon avis, il n'y en a jamais eu. La famille a toujours été le principal lieu de solidarité, dans le réseau personnel et, aussi, un système de violence et de conflit entre les générations et les sexes. A chaque état historique, des formes particulières de coopération se sont mises en place et des formes de pouvoir et de conflits ont émergé.

Papa qui fume au salon, maman qui doit se montrer ravie du robot ménager reçu pour Noël et des enfants émerveillés, ça a tout de même existé? Ce tableau est celui de la famille moderne, qu'on pense à tort

traditionnelle. Je ne cesse de le répéter à mes étudiants. La famille nucléaire des Trente Glorieuses est un cas très particulier dans l'histoire et ce modèle a été stable et dominant durant une très courte durée. C'est peut-être la seule époque dans l'histoire familiale occidentale où les étapes de vie étaient si claires et prévisibles. Pour 95% des jeunes adultes de l'immédiat après-guerre, il s'agissait d'avoir un travail, quitter ses parents, trouver un conjoint, se marier et faire des enfants. Le tout entre 20 et 25 ans. Pour ensuite poser une structure familiale assez stable. Cette cohorte a évolué dans un contexte socio-économique tout à fait favorable. Ils ont aussi été les premiers à bénéficier de l'AVS, par exemple.

Cette famille moderne n'est que l'image d'Epinal de la félicité familiale? Le joli bon vieux temps a-t-il existé? J'en doute. Certains sociologues américains parlent au

contraire de *bad old times*. Ce modèle, fondé sur la domination de l'homme sur la femme et des parents sur les enfants, sur l'enfermement de la femme dans la famille nucléaire, a impliqué beaucoup de frustrations et de violence qui ne pouvaient être exprimées dans l'espace public. Et pour le couple, de grandes difficultés à se séparer pour des causes autres que celles jugées graves (violence physique, manque de soin, etc.). Il y avait moins de divorces, c'est certain, mais on était loin de l'idéal.

Cette famille a vécu un choc de générations marqué. On ne lit plus aujourd'hui sur les murs «Famille, je vous hais»? Il est certain qu'autour de Mai 68, puis dans les années 70, le conflit générationnel a été très fort. Le rejet marqué de la famille par les jeunes adultes manifestait leur besoin de s'émanciper des valeurs de la génération précédente et d'affirmer leur propre droit à

orienter les choix sociaux. Aujourd'hui, ces jeunes sont à la retraite, ou presque. Avec leurs enfants, ils ont peut-être des conflits, mais rarement autour des valeurs. Les nouvelles générations n'ont visiblement plus besoin d'utiliser le flambeau familial pour se départir de leurs parents.

Ainsi le conflit de générations violent est aussi un cas historique particulier? Absolument. Les écarts de valeurs entre parents et enfants n'ont jamais été aussi grands que pour la génération née dans les années 1940-60. Ce n'était pas le cas avant et ce n'est pas le cas aujourd'hui.

Propos recueillis par F. G.

>>> Retrouvez les vidéos de chacune des familles

www.letemps.ch/familles